

QUINZE OCTOBRE

† **Le 15 de ce mois, mémoire du saint hiéromartyr LUCIEN, prêtre de l'Église d'Antioche.**

Saint Lucien vécut au temps de la Grande Persécution (304-312). Originaire d'Antioche¹, il quitta sa patrie à la mort de ses parents en abandonnant tous ses biens aux pauvres. Il se rendit alors à Édesse pour recevoir l'enseignement spirituel d'un maître réputé, nommé Macaire. Après avoir reçu le saint baptême, il demeura plusieurs années à Édesse, en observant une ascèse très rigoureuse. Il n'avait pour compagnons que le jeûne, les veilles et les larmes. Son maître lui inspira un grand amour pour la méditation des saintes Écritures, de sorte qu'il passait toutes ses nuits sans presque dormir, tant la lecture et la prière le mettaient en présence des réalités célestes et éternelles. Son admirable vertu lui valut d'être rappelé à Antioche, pour y devenir prêtre. Il y fonda la fameuse « École des Exégètes », où, sous sa conduite, ses disciples apprenaient à interpréter l'Écriture sainte selon son sens littéral², et où, grâce à sa connaissance de l'hébreu, il corrigea les livres qui avaient été altérés par les hérétiques³. Apprenant l'étendue de la science que possédait Lucien et combien grande était son influence, l'empereur Maximin Daïa le fit arrêter et transférer à Nicomédie, où il séjournait⁴. En arrivant dans la ville, Lucien employa tout son zèle à encourager les chrétiens qui, par peur des supplices, apostasiaient en grand nombre. Il leur montra par des citations de l'Écriture que les châtiments éternels qui attendent les apostats sont bien plus terribles que les brèves tortures inventées par les païens. Sa parole était si convaincante, que tous se repentirent de leur lâcheté et se tinrent prêts avec impatience pour le combat du martyre. Le saint prêtre avait un tel rayonnement qu'il suffisait souvent à ses interlocuteurs de regarder son visage où brillait la grâce du Saint-Esprit, pour être convaincus de la vérité de sa parole. Craignant d'être, lui aussi, victime de ce charme, l'empereur le fit comparaître à son tribunal après avoir pris soin de placer un voile entre lui-même et le saint. Comme aucun argument ne parvenait à ébranler la résolution de Lucien, l'empereur le fit soumettre à la torture, et ordonna qu'on le laissât mourir de faim et de soif dans son cachot.

Comme la fête de la Théophanie approchait, un grand nombre des disciples de Lucien vinrent d'Antioche et d'autres villes pour le voir une dernière fois et recevoir sa bénédiction. Arrivés le jour de la fête, les disciples qui avaient réussi à parvenir jusqu'à son cachot avec le pain et le vin nécessaires à la célébration des saints Mystères, le conjurèrent d'offrir encore une fois pour eux le saint Sacrifice. En l'absence d'autel consacré selon les lois de l'Église, Lucien célébra donc la Divine Liturgie sur sa propre poitrine : l'autel le plus digne de Dieu, puisque c'est à son

1. Selon d'autres de Samosate.

2. C'est pourquoi certains l'ont considéré comme le fondateur de l'École exégétique d'Antioche, illustrée spécialement par S. Jean Chrysostome, qui a prononcé un fervent éloge à la mémoire de S. Lucien (*PG* 50, 519-526), et Théodore de Mopsueste. Arius ayant été autrefois son élève, il exploita la réputation de S. Lucien pour appuyer sa doctrine hérétique ; mais l'examen des œuvres de ce dernier ne permet pas d'affirmer qu'il reniait la divinité du Fils de Dieu. Certains patrologues pensent qu'il s'agit de deux personnes différentes.

3. Les travaux de S. Lucien ont largement contribué à la fixation du texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui d'Antioche a été transmis par S. Jean Chrysostome à Constantinople et, de là, s'est diffusé dans le reste du monde chrétien.

4. Cf. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclés.* IX, 6, 3, *SC* 55, 52.

image que l'homme a été créé. Les jours passaient, et le saint semblait rester insensible à la faim et à la soif. Pour rendre son supplice encore plus insupportable, les païens installèrent devant lui une table pleine de viandes et de mets qui avaient été offerts aux idoles. Mais Lucien les rejeta avec mépris, et chaque fois qu'on lui proposait de céder, il répondait : « Je suis chrétien ! » La troisième fois, il rendit doucement son âme à Dieu après cette réponse (7 janvier 312)⁵. L'empereur donna alors l'ordre de jeter son corps à la mer, mais un dauphin le recueillit sur son dos et le ramena sur le rivage, près de Drépanon (Bithynie), le lieu de naissance de sainte Hélène [21 mai], permettant ainsi aux fidèles de l'ensevelir dignement et de communier à la grâce qui se dégageait de ses saintes reliques. Par la suite, saint Constantin le Grand fonda auprès du *martyrium* de saint Lucien, une nouvelle cité, nommée Héliénopolis, où une grande église lui fut dédiée.

- **Le même jour, mémoire de notre saint Père SABIN, archevêque de SALAMINE à Chypre.**

En raison de l'excellence de sa vertu, saint Sabin fut jugé digne de la charge épiscopale. Mais, au bout de quelque temps, il préféra s'éloigner des tumultes du monde pour se consacrer à Dieu seul dans la solitude. Il lutta tant pour faire croître en lui la vertu, que Dieu lui accorda la grâce de faire des miracles pour manifester sa gloire. Il guérissait les malades, chassait les démons, prédisait les événements à venir. Par ses enseignements, il attira un grand nombre de fidèles à quitter leurs parents et tout ce qui les attachait au monde pour suivre le Christ. Il est mort en paix à une date qui ne nous est pas connue.

- **Mémoire de notre saint Père BARSÈS le Confesseur, évêque d'ÉDESSE, mort en paix.**

Saint Barsès brilla par sa vertu, sa parole et ses miracles, non seulement dans la ville d'Édesse, dont il était l'évêque, mais aussi en Phénicie et dans toute l'Égypte, pour la défense de la foi orthodoxe contre les ariens. L'empereur hérétique Valens (364) ayant appris avec quel zèle le saint évêque s'employait à confirmer la foi du Concile de Nicée, il le fit exiler dans l'île d'Aradus (auj. Arwad), au large de la Phénicie. Mais les disciples du saint le suivirent dans son exil où un grand nombre de fidèles accouraient de partout pour recevoir son enseignement. De là, l'empereur le fit transférer dans la ville d'Oxyrhynque en Basse Égypte. Mais, là encore, la réputation du saint se répandit parmi les orthodoxes de la région. C'est pourquoi il fut déporté dans la forteresse isolée de Philae, aux confins de l'actuelle Algérie, où il s'endormit dans la paix, en mars 378.

- **Mémoire de notre vénérable Père EUTHYME le JEUNE, mort en paix.**

Notre Père théophore Euthyme naquit sous le règne de l'empereur iconoclaste Léon V l'Arménien (813-820) dans un village de Galatie, situé aux environs d'Ancyre. Il reçut au baptême le nom de Nicéas. Son père étant décédé lorsqu'il avait sept ans, il fut élevé dans la foi orthodoxe et la vénération des saintes icônes par sa pieuse mère. Parvenu au seuil de l'âge adulte, il servit quelque temps dans l'armée. Bien qu'il désirât ardemment, depuis son enfance, emprunter la voie étroite et resserrée qui mène au Royaume de Dieu en devenant moine, sur les instances de sa mère, il accepta d'épouser la fille de riches et pieux compatriotes, Euphrosyne, dont il eut une fille (840).

5. On considère que la mort de S. Lucien marqua la fin de la Grande Persécution. Sa mémoire liturgique, célébrée initialement le 7 janv. (date où il reste honoré dans l'Église occidentale), a été transférée au 15 oct. à cause de l'occurrence de la synaxe du saint Précurseur.

6. On connaît deux saint Sabin, archevêques de Salamine au V^e s. Le premier fut le successeur de S. Épiphane, et le second succéda à Olympos, comme dixième archevêque de Chypre. L'empereur Léon I^{er} lui adressa une lettre pour lui demander son opinion sur le Concile de Chalcédoine.

Un jour, alors qu'un des chevaux de la maison s'était enfui, Nicéas prit le prétexte de partir à sa recherche pour saluer sa famille et s'envoler vers le désert, afin d'y trouver les *eaux du repos*. Passant de lieu en lieu, il parvint finalement au Mont Olympe de Bithynie qui, orné de figures comme celles de saint Joannice [4 nov.] et de saint Pierre d'Atroa [3 janv.], était à cette époque le centre monastique le plus important de l'Empire byzantin. Autour de quelques grands monastères, des milliers de moines y vivaient soit dans la solitude complète, soit avec un Ancien, soit dans des communautés semi-éremiques. Nicéas désirait par-dessus tout prendre la bénédiction de saint Joannice le Grand, thaumaturge et confesseur de la foi orthodoxe et, si possible, se ranger parmi ses nombreux disciples. Lorsqu'il le vit approcher, Joannice – qui avait décelé chez le jeune homme un grand amour pour la vertu – dit à ses disciples pour l'éprouver : « Quel est ce jeune audacieux qui vient vers nous alors que c'est un brigand et un criminel ? Saisissez-vous de lui et attachez-le ! » Nicéas baissa la tête sans chercher à se défendre, tant sa joie d'approcher le saint était grande. Quand Joannice lui eut rendu justice, tous admirèrent ses dispositions à l'humilité et au retranchement de sa volonté propre. Afin d'échapper à cette bonne réputation, Nicéas quitta l'entourage de saint Joannice pour aller se placer sous la direction d'un père saint et aimé de Dieu, Jean, qui vivait dans la solitude. Celui-ci le revêtit du Petit Habit⁷ monastique et lui donna le nom d'Euthyme (en 842). Après quelque temps, son père spirituel l'envoya au monastère cénobitique le plus proche, à Pissades, pour compléter sa formation dans l'obéissance et le renoncement quotidien à sa volonté propre.

Euthyme exécutait avec la plus grande docilité toutes les tâches qui lui étaient confiées. Il se considérait comme le dernier et le plus indigne de tous les frères, et s'empressait d'obéir non seulement à l'higoumène mais aussi à tous les autres moines, comme s'il entendait, par eux, la voix de Dieu. Vers 858, comme le monastère se trouvait agité par les discordes occasionnées par l'élévation de saint Photios sur le trône patriarcal de Constantinople [6 fév.], le saint préféra fuir ces troubles pour préserver son *hésychia*, et il décida d'aller vivre avec un de ses compagnons, Théostéricte, sur le Mont Athos, où ne vivaient alors que des ermites menant une vie très rude. Mais, avant de se retirer définitivement dans les solitudes sauvages de l'Athos, il alla séjourner encore quelque temps auprès d'un ascète réputé de l'Olympe, Théodore, afin d'être initié aux degrés supérieurs de la vie ascétique et de recevoir de lui le Grand Habit angélique. C'est donc après avoir passé quinze ans sur le Mont Olympe qu'Euthyme s'embarqua pour l'Athos, où il se mit sous la direction spirituelle de Joseph, un Arménien, dont la vertu était si éminente que son corps répandit après sa mort une huile parfumée. Ils s'encourageaient mutuellement aux combats de la vertu et décidèrent de rester dans une grotte pendant trois ans, sans en sortir, en ne se nourrissant que de ce que Dieu voudrait bien leur envoyer. À l'issue de cette épreuve surhumaine, dont il sortit victorieux et illuminé par la grâce, Euthyme retourna quelque temps au Mont Olympe, pour y revoir Théodore. Quand il lui eut raconté quelle vie angélique on menait à l'Athos, Théodore lui demanda de l'emmener avec lui. Cependant, à cause de son âge avancé et des maladies occasionnées par toute une vie d'ascèse, Théodore ne put rester sur la Sainte Montagne. Euthyme le laissa donc dans les environs de Thessalonique, tandis que lui-même retournait goûter le miel de l'*hésychia*.

Au bout de peu de temps, il apprit la mort de Théodore et se rendit à Thessalonique pour vénérer son tombeau. C'est à cette occasion qu'il reçut l'ordination diaconale⁸ : non qu'il l'eût

7. La distinction entre Petit et Grand Habit monastique est apparue, semble-t-il, à cette époque de l'iconoclasme, où de nombreux moines ressentaient le besoin d'une étape intermédiaire dans l'initiation monastique. Mais S. Théodore Stoudite et les Pères postérieurs ont toujours souligné qu'il n'y a en fait qu'un seul Habit monastique, comme il n'y a qu'un seul baptême (*Testament* 12, PG 99, 1820C), et que cette distinction a plutôt un caractère pratique et pédagogique.

8. Il fut probablement ordonné prêtre peu après, comme le laisse supposer la *Vie*, mais sans préciser.

recherchée par amour de la gloire, mais il l'accepta pour permettre aux ascètes de l'Athos de communier plus fréquemment aux saints Mystères (867). De retour sur la Sainte Montagne, il ne put y retrouver le repos et le calme qu'il recherchait, à cause des nombreuses visites que lui valait sa notoriété parmi les anachorètes. Il décida donc de partir pour l'île de Saint-Eustratios (Sporades du Nord) avec deux compagnons, Jean Colobos et Syméon ; mais en chemin, ils furent capturés par des pirates arabes, qui infestaient alors la mer Égée. Libérés, ils revinrent à l'Athos, où de nouvelles fréquentes incursions des pirates les obligèrent à se séparer pour gagner des lieux plus sûrs. Euthyme, Joseph l'Arménien et quelques-uns de leurs disciples s'installèrent près de Brasta, un village de Chalcidique, où ils menèrent une vie semblable à celle des anges dans des cellules séparées. Euthyme allait de temps en temps pratiquer l'ascèse sur une colonne, qu'il avait choisie comme résidence lors de ses premiers séjours à Thessalonique ; mais il aimait surtout se retirer périodiquement sur la Sainte Montagne, afin d'avoir le loisir de converser plus intimement avec Dieu, perché entre ciel et terre.

C'est au cours d'une de ces retraites qu'il reçut la révélation de restaurer un monastère abandonné, qui se trouvait sur le mont Péristéras, non loin de Thessalonique, afin d'apporter aux pieux habitants de la région la bénédiction que procure la présence d'hommes de Dieu. Il s'installa donc dans ces ruines, avec deux disciples, Ignace et Éphrem, et c'est au prix de difficultés sans nombre, dues à la malveillance des démons, qu'ils réussirent à reconstruire ce monastère dédié au saint Apôtre André (vers 871). En peu de temps, des disciples, venus de Thessalonique et de la région, affluèrent pour se ranger sous la sage direction d'Euthyme. Comme tous les membres de sa famille étaient venus le rejoindre pour embrasser la vie monastique (883), il confia bientôt la direction du monastère de Saint-André à son petit-fils, Méthode, et celle du couvent qu'il avait fondé non loin de là, à la sœur de ce dernier, Euthymie. Ainsi délivré du souci de la gestion matérielle de ses monastères, le saint passa quelque temps sur sa colonne de Thessalonique, puis il se retira sur le versant oriental de la Sainte Montagne, pour y demeurer seul avec Dieu seul.

Comme un grand nombre de ses disciples étaient venus le rejoindre sur l'Athos, saint Euthyme, qui avait eu connaissance de l'approche du jour de sa mort, les rassembla pour un repas à l'occasion de la fête de la translation des reliques de saint Euthyme le Grand (7 mai 898), et, après leur avoir dispensé ses derniers conseils et leur avoir donné sa bénédiction, il se fit transporter sur l'île déserte de Hiéra (auj. Gioura)⁹, avec un seul compagnon. Il y tomba malade, le 13 octobre 898, et remit en paix son âme à Dieu, deux jours plus tard, en présence des anges et des saints.



- **Le même jour, mémoire du saint hiéromartyr LUCIEN, prêtre à la Laure des GROTTES de KIEV († 1243).**

- **Mémoire de saint JEAN, évêque de SOUZDAL.**

Saint Jean fut consacré évêque de Souzdal par le patriarche de Constantinople (vers 1340). Lors de sa première Liturgie, une grande lumière l'entoura, en signe de la grâce qu'il allait répandre autour de lui. Il avait reçu le don de l'enseignement, et savait parler simplement au peuple pour l'instruire sur les saints dogmes et amener les âmes à la pénitence. Miséricordieux envers les malheureux, il fonda un hôpital, dont il confia la gestion à deux prêtres pieux. Cependant la grâce de Dieu agissait plus efficacement par la personne même du saint évêque, pour soulager et guérir les malades qu'on alignait sur son passage et qui se trouvaient guéris à son seul contact. Un jour, au

9. Il existe une île de ce nom en face de la Sainte Montagne et une autre dans l'archipel des Cyclades.

cours de la Divine Liturgie, le prince Boris vit un homme, revêtu de vêtements resplendissants, concélébrer avec l'évêque, aussi demanda-t-il au saint de lui révéler qui était cet homme. Saint Jean lui répondit : « Si Dieu t'a jugé digne de cette vision, oserais-je te la cacher ? C'est un ange du Seigneur, qui non seulement maintenant, mais toujours, concélébre avec moi, l'indigne. Mais ne raconte cela à personne tant que je serai en vie. » En effet, le saint n'aimait pas que l'on parlât de ses vertus, et il disait que la plus grande vertu est celle qui est accomplie en secret.

Malgré tous ses bienfaits, saint Jean fut victime des calomnies de certains clercs jaloux, ce qui lui valut d'être condamné à l'exil. Sortant de la ville, il éleva cette prière : « Seigneur, ne leur compte pas ceci pour péché ! » Bientôt frappés par Dieu de cécité, les calomnieurs tombèrent aux pieds du saint et lui demandèrent pardon. Saint Jean les guérit, et le peuple érigea ensuite une église à cet endroit, pour commémorer l'événement. Après avoir démissionné (vers 1363), le saint évêque passa ses dernières années dans l'*hésychia*, au monastère de Bogolioubov, où il s'endormit en paix, le 15 octobre 1372. Ses précieuses reliques reposent dans la cathédrale de Souzdal, où elles accomplissent des miracles.

✠ Mémoire de saint ATHANASE, évêque de KOVROV, confesseur.

Notre saint Père Athanase (Sakharov), ce nouveau Job, naquit le 2 juillet 1887 et fut nommé Serge au saint baptême. Nourri dans la piété par ses parents, il ne connaissait guère que la maison et l'église. Après avoir achevé avec succès ses études au séminaire, il entra en 1908 à l'Académie ecclésiastique de Moscou, qui était alors en plein essor. Après avoir terminé ses études en 1912, il fut tonsuré moine sous le nom d'Athanase, et fut bientôt ordonné prêtre et nommé professeur de liturgie et d'homélique au séminaire de Poltava, où il enseigna une année, nourrissant dans l'âme de ses étudiants l'amour pour la beauté et la grandeur de l'office liturgique.

Après la révolution de 1917, il organisa, avec un autre prêtre, un « cercle de prédication ». Dans ses prédications, le Père Athanase manifestait son caractère plein d'amour et de bonté, ce qui accrût sa popularité parmi le peuple. Lors de la réunion du Concile pan-russe de 1917-1918, il fut élu pour représenter les moines du diocèse de Vladimir. C'est alors qu'il composa, avec le professeur Touraev, l'office à tous les Saints de la Terre Russe. Ayant montré avec audace son attachement au culte des saintes reliques, alors que les autorités communistes voulaient les tourner en dérision, il fut consacré évêque de Kovrov le 27 juin 1921. Mais la mitre épiscopale devint bientôt pour lui une couronne d'épines. Dès l'apparition de la prétendue « Église Vivante », le saint évêque expliqua au peuple que les « rénovés » étaient des schismatiques se dressant contre l'épiscopat canonique dirigé par le patriarche Tikhon [25 mars]. Son activité attira rapidement l'attention des autorités et, après avoir été plusieurs fois arrêté pour de courtes périodes, il fut condamné à deux ans d'exil dans la région de Zyriane, en novembre 1922. Malgré les rigueurs de la détention, le saint célébrait quotidiennement l'office dans sa cellule, selon toutes les exigences du *Typikon*, et observait strictement les jeûnes. Quand il recevait des colis, il partageait toujours leur contenu avec les autres détenus. Ayant purgé une peine supplémentaire de deux mois, il retourna à Vladimir, où il continua à lutter énergiquement contre les « rénovés ». Après l'avoir arrêté à plusieurs reprises en 1925 et en 1926, les bolcheviques lui proposèrent, en décembre 1926, d'abandonner le diocèse de Vladimir, ce qu'il refusa. Aussi fut-il de nouveau arrêté, le 2 janvier 1927, et il passa quatre mois dans une prison de Moscou.

En mai 1927, il fut condamné à trois ans d'incarcération au camp de Solovki, réservé aux membres du clergé. Contaminé par le typhus, vers la fin de cette détention, il fut alors envoyé pour trois autres années dans la région de Touroukansk, en passant par les prisons de Leningrad, Novossibirsk et Krandiarsk. Il commença alors la rédaction de son œuvre : *La commémoration des*

défunts selon le Typikon de l'Église Orthodoxe, qu'il rédigeait sur les rares feuilles de papier qu'il pouvait trouver, d'une écriture serrée et à peine lisible. À l'instar d'autres hiérarques de l'Église russe, il cessa dans les années 30 la commémoration du métropolite Serge – celui-ci s'étant attribué abusivement tous les pouvoirs du *locum tenens* du trône patriarcal, alors que le patriarche était encore vivant – mais sans renier la grâce des sacrements célébrés par le métropolite et ceux qui étaient en communion avec lui. Il disait à ce sujet : « Les clercs ne sont pas les créateurs de la grâce. Ils n'en sont que les dispensateurs... Même s'ils mènent une vie manifestement honteuse, ils restent cependant les dispensateurs de la grâce, jusqu'à ce qu'ils soient privés par les autorités ecclésiastiques légitimes du pouvoir de la répandre et d'élever les prières des fidèles devant l'Autel de Dieu, pouvoir qui leur a été accordé par le sacrement de l'ordination. Lorsque les serviteurs de l'autel sont indignes, le Seigneur envoie à leur place son ange pour célébrer les saints Mystères. » En 1945, considérant que le seul primat reconnu par tous les évêques en Russie était le patriarche Alexis I^{er}, et qu'il était de surcroît reconnu par les patriarches orientaux, saint Athanase entra en communion avec lui.

Libéré en août 1933, après six mois supplémentaires d'incarcération, il eut la permission de retourner à Vladimir, mais avec interdiction de célébrer les offices. En 1936, il fut encore arrêté, et subit un tel interrogatoire qu'il perdit presque conscience et reconnut être coupable. Le lendemain, ayant retrouvé ses esprits, il protesta contre ces aveux, qui lui avaient été extorqués, mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné à cinq ans de détention dans les camps de la mer Blanche. Ce fut l'une des périodes les plus difficiles de son existence. À son arrivée au camp, où se trouvaient un grand nombre de criminels de droit commun, le saint évêque fut chargé de la tenue de la caisse. Comme on pouvait s'y attendre, à la fin du premier mois, il manquait de l'argent, et bien que la somme manquante eût été remboursée par les amis du saint, celui-ci n'en fut pas moins condamné à une année de camp supplémentaire. Malgré sa faible santé, il fut assigné à l'abattage des arbres pour la construction d'une route. L'un de ses co-détenus écrivit : « La mort planait souvent au-dessus de nos têtes, mais l'Ange Gardien l'éloignait aux moments où, semblait-il, elle était inévitable... » En 1938, à l'occasion des fêtes du mois de mai, saint Athanase fut enfermé à l'écart et, en août, il fut placé dans un cachot isolé, où il passa trois mois. Chaque nuit, quelques détenus étaient fusillés, et il attendait quotidiennement son tour. À la fin du mois d'octobre, il fut renvoyé à l'abattage du bois. Reconnu invalide, il fut alors nommé chef d'équipe, ce qui consistait à faire le planton devant la baraque et à se lever dès trois heures du matin pour procurer du pain à toute l'équipe. Ne trouvant le repos, ni le jour, ni la nuit, il demanda à être déchargé de cette tâche, mais cela lui fut refusé.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, il fut envoyé, par étapes, au camp d'Onega, qui se trouvait à 400 km de là. Durant ce trajet, qu'il dut parcourir à pied, saint Athanase buvait l'eau des marécages, sans laquelle il ne serait sans doute jamais parvenu à destination. Lorsqu'il parvint au camp, il ne pouvait marcher que soutenu par des cannes. Pensant qu'il ne survivrait pas, il rédigea son Testament ; mais le Seigneur en décida autrement. Il resta au camp jusqu'au 20 juin 1942, soit onze mois et demi de plus que la date fixée par la condamnation. Il travailla ensuite, durant quatre mois, comme gardien de nuit dans un sovkhoze, puis trouva un appartement à Ichim, où il passa presque toute l'année, célébrant parfois, discrètement, des offices pour les fidèles.

Arrêté derechef, le 7 novembre 1943, et interné dans les prisons d'Ichim, d'Omsk et de Moscou, il fut envoyé dans les camps de travaux forcés de Sibérie, où il resta jusqu'en juillet 1944. Le 30 août 1946, il fut de nouveau emprisonné à Moscou, avant d'être transféré au camp de Temnikov, où il travailla à la confection de chaussures en écorce de bouleau, puis à Doubrovo. Alors qu'il devait être libéré en 1951, il resta détenu jusqu'en 1954. Dans un document autobiographique rédigé alors, il notait qu'au cours de ses trente-trois années d'épiscopat, il avait

passé seulement trente-trois mois au service de son diocèse, trente-deux mois en liberté, mais sans fonction ; soixante-seize mois en exil et deux cent cinquante-quatre mois en prison ou astreint aux travaux forcés. Où qu'il se trouvât, le saint évêque célébrait quotidiennement l'office monastique, et lorsque les livres liturgiques lui manquaient, en prison ou en exil, il les récitait de mémoire. Dans toutes ces épreuves, le saint évêque conservait sa quiétude et son espérance dans le Seigneur, répétant ces mots de saint Jean Chrysostome : « Gloire à Dieu pour tout ! » Peu avant sa libération, il écrivait : « Il n'y a pas de changement dans ma situation. Je garde mon calme, sachant fermement que mon sort ne dépend pas des gouvernants terrestres, mais de Celui qui tient en ses mains le sort des gouvernants eux-mêmes. Je me console par les paroles du psalmiste : *Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre (Ps 120, 2)* Priez pour moi, afin que le Seigneur m'affermisse dans la patience. »

Le 19 mai 1954, il fut relégué dans un foyer d'invalides, destiné aux anciens détenus, où malgré les restrictions, il put reprendre ses études liturgiques et rédiger des mégalynaires (*vielitchanie*) pour les saints russes. En 1955, il reçut l'autorisation de s'installer à Toutaiev, mais il était astreint à ne pas franchir les limites du district, et devait se présenter deux fois par mois à la milice. Le chemin pour s'y rendre était pénible, si bien qu'après chaque déplacement, il lui fallait rester allongé deux jours pour se remettre de sa fatigue. Finalement, il trouva un appartement à Petouchki, où il vécut jusqu'à la fin de ses jours, avec un minimum de confort. Dans les dernières années de sa vie, les forces physiques l'abandonnèrent complètement, et il ne pouvait plus célébrer. Il accomplissait toutefois assidûment, et dans son intégralité, l'office en cellule. Chargé de la rédaction des rubriques du *Calendrier* du Patriarcat, il présida la commission liturgique, qui fut malheureusement bientôt abolie. Malgré ses forces déclinantes, il acheva son ouvrage sur la commémoration des défunts, et travailla à la publication de nouveaux *Ménées* russes. Il recevait avec aménité et amour paternel ses enfants spirituels ainsi que beaucoup d'autres personnes, qui venaient lui demander conseil. Il aimait parler des saintes personnes qu'il avait rencontrées dans les camps et en exil, mais ne parlait presque jamais de lui-même. Ses paroles préférées étaient ce verset du psaume 118 : *Je suis Tien, sauve moi !*

En octobre 1962, ayant annoncé de façon détournée le jour de sa mort prochaine, saint Athanase tomba malade. Alité, il n'en lisait pas moins tout l'office du jour. Le jour du cinquantième anniversaire de sa profession monastique, ses proches vinrent le féliciter. Il bénit chacun séparément, puis tous ensemble des deux mains, dans les trois directions, comme dernière bénédiction, accordée à tous ses proches et à tous ceux qui étaient absents. Quelques minutes après, il eut une attaque et, le dimanche suivant, il s'endormit en paix pour rejoindre le chœur des saints. Ses funérailles furent célébrées, selon l'ordo monastique, par deux évêques et dix-huit prêtres, en présence de nombreux fidèles. Le fait que ces obsèques aient eu lieu sans aucun obstacle de la part des autorités, et que le peuple ait pu même accompagner le cercueil jusqu'au cimetière, fut considéré comme un miracle à l'époque soviétique.

✠ **Mémoire du saint hiéromartyr Siméon Konioukhov, prêtre (1918).**

✠ **Le même jour, mémoire des saints noéo-hiéromartyrs de Biélorussie : Pierre Groudinski et Valérien Novitski, prêtres (1930) ; Vladimir Khirasko, archiprêtre (1932) ; Vladimir Khrichtchenovitch, prêtre (1933), Serge Rodakovski, archiprêtre (1933), Vladimir Taliouch et Vladimir Vetcherko, prêtre (1933), Nicolas Matskevitch, prêtre (1937), Porphyre Roubanovitch, archiprêtre (1937), Vladimir Pasternatski, archiprêtre (1938), Séraphim Chakhmout, archimandrite (1945), et Matthieu Kritsouk, archiprêtre (1950).**

Par les prières de tes saints,
Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de nous.
Amen.